

Les membres hongrois de la 2^e division blindée du Tchad à Berchtesgaden¹

La 2^e division blindée, parfois appelée également Division Leclerc, est incontestablement l'une des unités militaires les plus connues de l'armée française pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Cette formation est établie en 1943 à partir de différents éléments parmi lesquels le plus important est celui de la colonne Leclerc commandée par le général Philippe Leclerc de Hauteclocque ayant déjà réalisé de brillants faits d'armes lors des combats africains. La nouvelle unité dotée d'armes modernes joue un rôle important dans la libération de la métropole française, ainsi obtient-elle une notoriété particulière en France.

Bien que l'histoire et les membres de cette unité prestigieuse soient bien connus en France, la présence d'une poignée de Hongrois dans les rangs de cette formation couverte de gloire est pratiquement ignorée même par les spécialistes de l'époque. En raison de cette lacune, nous allons essayer de présenter l'activité de cette unité, relativement peu connue en Hongrie, et ses membres hongrois négligés par les historiens des deux pays concernés.

La France libre et l'Empire colonial

Grâce à sa victoire dans la Première Guerre mondiale, la France reçoit une partie des colonies allemandes et des territoires ottomans. D'une part, elle obtient une grande partie du Cameroun et du Togo en Afrique, d'autre part, elle reçoit la Syrie et le Liban au Levant. Ces territoires ne sont pas conquis directement par l'armée française, mais accordés par la Société des Nations à titre de mandat. En raison de ces changements, pendant l'entre-deux-guerres, à son apogée, l'Empire colonial français s'étend sur 12 347 000 km² où vivent plus de 68 000 000 d'habitants. C'est alors le deuxième empire colonial du monde, derrière celui de la Grande-Bretagne (Ageron, Coquery-Vidrovitch, Meynier et Thobie 2016 : 8). Il faut remarquer que ces territoires sont également importants du point de vue militaire, car leurs troupes militaires (l'Armée coloniale et l'Armée d'Afrique) fournissent environ un quart des effectifs des forces armées françaises (Frémeaux 2012 : 475-480). Après l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, ces unités participent à la campagne de France de 1940 mais, à cause de la défaite écrasante subie en métropole, les forces coloniales connaissent un affaiblissement considérable (Clayton 1994 : 155-161). Cependant, les garnisons coloniales autorisées par l'armistice conclu en juin 1940 constituent la force armée la plus importante de l'État français. Leurs effectifs et leur

¹ Cette recherche a été financée par le Programme d'Excellence du Ministère des Ressources Humaines dans le cadre du projet intitulé « L'augmentation du rôle des entreprises nationales dans la réindustrialisation du pays » du quatrième domaine thématique à l'Université de Pécs (numéro du contrat : 20765-3/2018/FEKUTSTRAT).

répartition sont les suivants : 140 000 hommes en Afrique du Nord, 65 000 hommes en Afrique-Occidentale française, 16 000 hommes en Afrique-Équatoriale française, 14 000 hommes à Madagascar et à Djibouti, 37 000 hommes au Proche-Orient et 90 000 hommes en Indochine française. Malgré leur équipement souvent obsolète, ces forces constituent un potentiel militaire considérable (Ageron et coll. 2016 : 314-316). En même temps, le déploiement éventuel de ces formations reste incertain, car le maréchal Philippe Pétain, chef de l’État français n’a pas l’intention de lutter contre les puissances de l’Axe tandis que le général Charles de Gaulle, chef des Forces françaises libres récemment créées à Londres, n’a aucune autorité officielle sur ces forces.

Le général de brigade de Gaulle quitte la France pour Londres après la démission de Paul Reynaud, président du Conseil, le 17 juin. Le lendemain, il lance un appel sur les ondes de la BBC pour inviter les Français à rejoindre son mouvement, la France libre (Broche, Caïtucoli et Muracciole 2007 : 29-33). Bien que le nombre des ralliements reste modeste, il y a certains résultats. Notamment, une partie des colonies opte pour le général : les Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) le 22 juillet ; le Tchad le 26 août ; le Cameroun français le 27 août ; le Congo (République du Congo) le 28 août ; l’Oubangui-Chari (République centrafricaine) le 31 août ; les Établissements français de l’Inde le 7 septembre ; les Établissements français de l’Océanie le 9 septembre ; la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre (SHD GR 4 P 2 : 12-24). Ces gestes sont plutôt symboliques, car le potentiel militaire et économique de ces territoires est négligeable, mais le gouvernement britannique reconnaît de Gaulle comme chef des Français libres le 28 juin (SHD GR 4 P 2 : 91). Ce fait démontre l’importance des colonies susceptibles de fournir une souveraineté territoriale qui contribue à la consolidation de la position militaire et diplomatique de la France libre. Néanmoins, l’expédition lancée avec le soutien de la Grande-Bretagne pour s’emparer de l’Afrique-Occidentale française en septembre 1940 finit par un échec à cause de la résistance des troupes françaises fidèles au gouvernement de Pétain (Crémieux-Brilhac 2013 : 147-153). Par conséquent, les Français libres se tournent vers l’Afrique équatoriale, et prennent le Gabon le 10 novembre (Comor 1988 : 114-118). Cette conquête et les ralliements antérieurs contribuent à l’établissement de l’Afrique Française libre avec une superficie de 3 000 000 km² et une population de 6 000 000 d’hommes le 12 novembre 1940. Cela donne une certaine légitimité territoriale à la France libre (SHD GR 4 P 2 : 20). Les Français libres vont lancer des expéditions militaires à partir de cette région contre les troupes de l’Axe. La plus illustre de ces opérations est liée au nom de Philippe Leclerc.

De la colonne Leclerc...

La sécurité de l’Afrique Française libre est menacée par l’Afrique-Occidentale française vichyste et la Libye tenue par les Italiens. En même temps, l’accrochage direct est peu probable à cause de la présence du Sahara qui sépare les parties hostiles et interdit les opérations militaires de grande envergure (Vincent 1983 : 221-222). Malgré cette difficulté, le colonel Leclerc (évadé après la défaite de juin 1940 et rallié au général de Gaulle à Londres), promu commandant militaire du Tchad le 2

décembre 1940 (Ceccaldi 1983 : 41), commence à préparer des expéditions contre les oasis fortifiées italiennes situées à plusieurs milliers de kilomètres (SHD GR 4 P 2 : 93). Sa seule unité disponible pour ces actions est le régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad avec environ 6 000 hommes (AN 72 AJ 238²) dont l'équipement et l'armement sont incomplets et obsolètes (Broche et Muracciole 2010 : 837-838). La première opération réussie est la prise de l'oasis de Koufra le 1^{er} mars 1941 (AN 72 AJ 220³). Ce fait d'armes est une victoire stratégique étant donné que la prise de l'aéroport de l'oasis coupe la ligne aérienne de ravitaillement de l'armée italienne luttant en Afrique orientale. Après cette victoire, Leclerc prête serment avec ses hommes qu'ils ne déposeront plus les armes avant que le drapeau français ne flotte sur la cathédrale de Strasbourg (Broche et Muracciole 2010 : 839-840).

Son objectif suivant est la conquête du Fezzan, la région du sud-ouest de la Libye, qui permettrait l'ouverture d'un deuxième front contre les troupes germano-italiennes en Afrique du Nord (Notin 2010 : 185-189). Avec ses colonnes motorisées, il lance des attaques en février 1942 contre les troupes italiennes et s'empare de plusieurs positions fortifiées italiennes avant la retraite générale des troupes françaises le 7 mars (Montagnon 2009 : 302-303). Après cette victoire tactique, Leclerc est promu commandant supérieur des troupes de l'Afrique française libre (De Gaulle 1997a : 223-224). En novembre, Leclerc reçoit l'ordre d'achever la conquête du Fezzan. Son offensive commence le 16 décembre avec la participation de 4 735 hommes transportés par 787 véhicules dans une colonne motorisée appelée la colonne Leclerc (Crémieux-Brilhac 2000 : 226). L'opération se révèle un grand succès et obtient la reddition des garnisons ennemies, ce qui entraîne l'évacuation de la région par l'état-major italien (Vincent 1983 : 296-300). Les troupes françaises font leur jonction avec les Britanniques et s'emparent de la capitale libyenne, Tripoli, le 26 janvier (Massu 1996 : 25).

Le général Montgomery, commandant de la 8^e armée britannique, reconnaît l'exploit de la colonne Leclerc et transfère de l'armement moderne aux troupes françaises (Notin 2010 : 245-246) qui reçoivent de l'état-major allié le nom *Force L*, d'après l'initiale de Leclerc (Massu 1996 : 26). L'unité dotée de véhicules blindés est chargée de couvrir le flanc gauche des armées alliées lors de la campagne de Tunisie. Pendant cette mission, elle s'illustre lors de la défense de ses positions en mars 1943 dans la région de Ksar Rhilane contre l'attaque des divisions blindées allemandes. L'exploit français est reconnu même par les commandants alliés (Lormier 2006 : 164). Pendant la dernière phase de cette campagne, l'unité française prend part au progrès des troupes alliées vers la ville de Tunis et contribue à la défaite des armées germano-italiennes (Duplay 1996 : 11-12). La fin de la campagne marque également le début de la réorganisation de cette formation particulière, appelée à partir de mai la 2^e division française libre, et qui va contribuer à la renaissance de l'armée française réunifiée en 1943.

² L'origine du recrutement et des motivations des Forces françaises libres : 9.

³ Chronology of the Free French activities : 7-8.

...à la 2^e division blindée

Après de longues négociations entre le chef des forces armées africaines, le général Henri Giraud, et le commandant des Forces françaises libres, le général de Gaulle, les deux forces militaires auparavant hostiles fusionnent le 1^{er} août 1943 (Gras 1983 : 246–249). Cette réunion nécessite la réorganisation complète des unités disponibles, ainsi la 2^e division française libre est renommée 2^e division blindée le 24 août 1943. Grâce aux accords conclus lors de la conférence d’Anfa en janvier 1943, cette nouvelle armée est équipée d’armes américaines, car les colonies françaises, malgré l’abondance des matières premières, ne sont pas capables de fournir des produits industriels comme les armes modernes (Jennings 2014 : 181-220). Par conséquent, la 2^e division est transformée en division entièrement mécanisée et partiellement blindée (De Lattre de Tassigny 2015 : 45-49). Les membres de l’ancienne colonne Leclerc sont relativement peu nombreux ; on a ainsi besoin de transférer des unités complètes de l’ancienne Armée d’Afrique pour la constitution de cette formation blindée puissante. En conséquence, la 2^e division blindée sera la seule troupe de la nouvelle armée française où des unités provenant des deux armées antérieures servent ensemble. Dans les rangs de la division, on trouve 14 000 hommes (7 000 de l’Armée d’Afrique, 4 000 Français libres et 2 500 Français évadés par l’Espagne). Cet amalgame demande de grands efforts de la part de Leclerc, mais finalement, il réussit à créer une troupe homogène malgré les débuts difficiles (Muracciole 2009 : 116).

Grâce à l’armement moderne et à l’instruction entamée au Maroc et achevée en Grande-Bretagne, la division a de remarquables qualités de souplesse, d’initiative et de solidarité qui sont complétées par une puissance de feu considérable et une grande mobilité. L’unité est constituée des éléments suivants : trois régiments de chars, un régiment de reconnaissance, un régiment de chasseurs de chars, un régiment d’infanterie portée, trois régiments d’artillerie, un groupe d’artillerie anti-aérienne, un bataillon de génie, etc. Au total, 4 200 véhicules se trouvent dans les rangs de la division ; ainsi, elle est entièrement motorisée et très mobile (Bergot 1980 : 26-40).

En avril 1944, l’unité s’embarque en Afrique du Nord pour la Grande-Bretagne et débarque dans un port britannique après un trajet de onze jours (Broche 2003 : 65).

Dans les combats européens

Après l’achèvement de l’instruction, la division est destinée à participer au débarquement en Normandie. Pourtant, cette participation ne commence que le 1^{er} août 1944 quand la division débarque à St-Martin-de-Varreville, dans le secteur d’Utah Beach, dans le cadre de la 3^e armée américaine du général George Patton. En formant le 15^e corps d’armée avec la 5^e division blindée et la 79^e division d’infanterie américaines, la 2^e division blindée participe à l’encercllement et à l’anéantissement des troupes allemandes se trouvant en Normandie lors de l’opération Cobra. Comme fer de lance des troupes américaines, la division joue un rôle important dans la victoire alliée. Le 22 août, le général Dwight D. Eisenhower, convaincu par de Gaulle de l’importance de la prise de la capitale française, donne à la division française

l'ordre d'occuper Paris. L'unité arrive devant la ville le 24 août, et lance aussitôt son offensive soutenue par l'insurrection de la Résistance parisienne contre la garnison allemande, et libère la ville après des combats de rue le 25. Un jour plus tard, la 2^e division blindée défile aux Champs-Élysées derrière le général de Gaulle victorieux sous les acclamations de la population enthousiaste (Trouplin 2010 : 626).

Début septembre, l'unité quitte Paris pour continuer la libération du pays et marche vers l'Est. Le 13 septembre, elle écrase la 112^e Panzerbrigade (59 chars allemands perdus) aux environs de Dompierre en Lorraine (Bergot 1980 : 183-196). Elle libère la ville de Baccarat le 1^{er} novembre et force le passage des Vosges avant la libération de Strasbourg le 23 novembre pour tenir le serment de Koufra. Ensuite, l'unité participe à la réduction de la poche allemande de Colmar, ainsi, cette région frontalière avec l'Allemagne sera entièrement libérée. Fin février, elle est attachée au détachement de l'armée de l'Atlantique du général de Larminat pour contribuer à l'élimination des poches au long de l'Atlantique. Finalement, elle est redirigée en Alsace pour participer à l'invasion de l'Allemagne. Rattachée à la 7^e armée américaine du général Patch, la division franchit le Rhin le 25 avril 1945, et ses premiers éléments occupent Berchtesgaden, le nid d'aigle d'Adolf Hitler le 4 mai (Notin 2000 : 723-759).

Pendant sa période active, l'unité compte 1 687 tués, 3 300 blessés et 58 chars perdus. En même temps, elle cause la perte de 12 100 soldats tués, 41 500 soldats capturés et 332 chars détruits (Bergot 1980 : 285).

Les membres étrangers de la France libre

Pendant son existence de 1940 à 1943, les Forces françaises libres peuvent compter environ 70 000 personnes dans les rangs. Leur répartition est très inégale. À peu près dix pour cent de leurs membres se trouvent au sein de la Résistance intérieure. Par conséquent, un peu plus de 60 000 militaires servent sous le drapeau à Croix de Lorraine. Il faut remarquer que le nombre des soldats combattants est bien moins élevé, car beaucoup de personnes portant l'uniforme des Français libres travaillent à des postes administratifs (secrétaires, conducteurs, etc.) ou médicaux (médecins, infirmières). D'une manière très intéressante (et assez logique vu la relation étroite entre la France libre et les colonies), 30 000 soldats sont issus des territoires coloniaux surtout africains. Beaucoup parmi eux suivent les ordres de leurs supérieurs français lors de leurs engagements dans les Forces françaises libres, ainsi la question du volontariat n'est pas évidente dans leur cas. En même temps, leur majorité se compose des soldats de métier aguerris, leurs expériences militaires sont ainsi particulièrement utiles sur le champ de bataille (Muracciole 2009 : 60-64).

De notre point de vue, la présence des 3 000 volontaires étrangers qui se rallient à la France libre, pour pouvoir lutter contre les puissances de l'Axe, est particulièrement intéressante. Les étrangers représentent environ 9 pour cent des non-coloniaux et 5 pour cent de la totalité des effectifs de la France libre. Les origines de ces étrangers sont très diverses, car ils proviennent de plus de cinquante nationalités. De loin les plus nombreux sont les Espagnols évadés de leur patrie après la guerre civile (480 hommes). Ils sont suivis par les Polonais (270 hommes) et les Belges

(265). On peut également trouver en nombre des Russes (175 hommes) et des Tchèques (90 hommes), pour ne pas oublier les Alsaciens-Lorrains (200 hommes) ayant quitté leur région natale annexée par l’Allemagne nazie. On peut y trouver des antifascistes, des juifs et des soldats de métier luttant sous le drapeau français depuis longtemps (au sein de la Légion étrangère). L’état-major français fait confiance à ces hommes et leur donne souvent des commandements importants (ils dirigent des bataillons, des régiments, même des brigades dans cette force armée très hétérogène).

Ces chiffres prouvent bien le fait surprenant qu’un peu plus de la moitié des Français libres luttant pour la libération de la métropole française ne sont pas Français (Broche et Muracciole 2010 : 554-556).

Les Hongrois de la division Leclerc

Pour identifier les volontaires hongrois de la France libre, il faut réaliser des recherches au sein du Service Historique de la Défense où les documents gardés dans la collection intitulée *Dossiers individuels du bureau Résistance* contiennent les données personnelles des résistants, y compris les Français libres (SHD GR 16 P). Ces informations sont complétées par celles collectées et publiées par la *Fondation Charles de Gaulle* sous la forme de listes des membres de la France libre (FCG : Liste-FFL). En s’appuyant sur ces sources, on peut identifier 149 personnes ayant une relation avec la Hongrie. Certains sont des citoyens hongrois, d’autres ont une autre citoyenneté, mais font partie de l’ethnie hongroise (en raison du traité de paix de Trianon de 1920 qui entraîne le détachement d’une population magyarophone nombreuse du nouvel État hongrois). Il faut encore mentionner ceux qui n’ont pas de citoyenneté hongroise et ne se déclarent pas Hongrois, mais possèdent des noms (soit noms de famille soit prénoms) typiquement hongrois (par exemple Daruvar, Olasz, Szabó ou Béla, Tibor), ainsi leur appartenance à l’ethnie hongroise semble très probable. Malgré le fait que leur nombre n’est pas particulièrement élevé, ces volontaires représentent 5 pour cent des membres étrangers non-coloniaux des Forces françaises libres, donc ils constituent le septième contingent national le plus important au sein de ces forces armées.

Sans avoir l’intention d’analyser toutes les données disponibles sur ces personnes, ce qui dépasserait largement les limites de la présente étude, on peut remarquer que la répartition des Hongrois auprès des différentes armes des Forces françaises libres est très inégale. Leur grande majorité (108 personnes) se trouve dans les formations terrestres tandis que l’armée de l’air n’accueille que 5 personnes et la marine seulement 2 individus. En même temps, 16 personnes luttent dans les rangs de la Résistance intérieure, 11 personnes travaillent dans l’administration de la France libre, et ce type d’information n’est pas disponible dans le cas de 7 personnes. On peut constater la même inégalité si l’on étudie la répartition des militaires hongrois dans les unités de l’armée de terre. L’écrasante majorité de ces soldats (75 hommes) sont des légionnaires de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère s’étant ralliée au général de Gaulle en 1940. 15 personnes servent dans les rangs de la 2^e division blindée (on en parlera ci-dessous), ainsi, c’est le deuxième contingent le plus important dans cette catégorie. À côté de ces groupes nombreux et

relativement homogènes, 5 personnes se trouvent dans la 1^{re} division d'infanterie libre, 4 dans l'état-major, 5 dans d'autres unités et l'appartenance organisationnelle de 4 personnes est inconnue.

En respectant les limites de volume de cet article, on se contente de présenter deux personnages particuliers ayant servi au sein de la 2^e division blindée. Yves de Daruvar (daruvári Kacsokovics Imre), né le 31 mars 1921 à Constantinople, est membre d'une ancienne famille de la noblesse hongroise. Après une enfance passée en Turquie, il a fait ses études secondaires à Paris. Le 1^{er} juillet 1940, il s'engage dans les Forces françaises libres au Royaume-Uni. Affecté au Bataillon de Chasseurs de Camberley en décembre 1940, il est promu aspirant en mai 1941. En juin 1941, il est attaché au régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad. Il participe aux campagnes du Fezzan et aux combats tunisiens lors desquelles il se distingue et est blessé deux fois. Ensuite, de Daruvar continue son service dans les rangs du régiment de marche du Tchad créé en juillet 1943 à partir du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad au sein de la 2^e division blindée. Il participe à la libération de la métropole. Pour récompenser sa contribution à la victoire, il est nommé lieutenant et naturalisé français en 1944 (SHD GR 16 P 158570 : 1-3). Après la guerre, de Daruvar mène une carrière réussie au sein de l'administration coloniale et métropolitaine. Décoré plusieurs fois, il est Compagnon de la Libération et Grand-Croix de la Légion d'honneur (Trouplin 2010 : 281-282). Il meurt le 28 mai 2018 à Clamart comme dernier Compagnon de la Libération de la 2^e division blindée (Ordre de la Libération 2018).

D'une manière surprenante, le deuxième personnage, malgré son attachement à la nation hongroise, ne fait pas partie du contingent présenté sur les pages précédentes, car avant son service dans les rangs de la 2^e division blindée, il a lutté au sein des forces armées de Vichy et pas auprès des Français libres. Né le 12 mars 1903 en France, Raymond Émile Charles Joseph Maggiar est d'origine hongroise. À partir de 1922, il mène une carrière dans la Marine et sert comme lieutenant de vaisseau au début de la Seconde Guerre mondiale. En 1940, il participe au débarquement de Narvik (en Norvège) au bord du paquebot *Ville d'Alger*. Il contribue à l'évacuation des troupes françaises de Dunkerque et transporte l'or de la Banque de France de Brest à Dakar. Nommé commandant en second du croiseur auxiliaire *Bougainville*, il subit l'attaque des Britanniques dans le port de Diégo-Suarez (à Madagascar) en mai 1942, lors de laquelle son navire est coulé. Capturé, ensuite libéré par les autorités britanniques, il forme et commande le bataillon Bizerte pendant la campagne de Tunisie au sein du Corps franc d'Afrique en 1943. Ce bataillon devient le Régiment Blindé de Fusiliers Marins de la 2^e division blindée en septembre 1943. L'unité équipée des chasseurs de chars américains modernes est le fer de lance de la division dans les combats menés pour la libération de la métropole lors desquels elle détruit 70 chars et 82 canons ennemis au prix de la perte de 10 chasseurs de chars (Maggiar 1984). Bien qu'à notre connaissance seul le commandant de l'unité soit d'origine hongroise, le régiment est plaisamment surnommé le « Royal Hongrois » en raison des origines de son chef (De Gaulle 1997b : 305). Après la guerre, Maggiar dirige le Centre interarmées des opérations amphibies entre 1948 et 1950, et commande la Marine au Tonkin de 1953 à 1955. En raison de son état de santé, il

quitte le service en 1955 avec le grade de contre-amiral. Titulaire de plusieurs décorations françaises et étrangères, il meurt en 1995 (École navale traditions 2010).

Conclusion

Malgré une participation française à la Seconde Guerre mondiale bien moins glorieuse que celle du conflit mondial précédent, certaines unités militaires et certains personnages deviennent légendaires en raison de leur contribution exceptionnelle à la victoire. D’une manière incontestable, on y trouve le général Philippe Leclerc de Hauteclocque et sa 2^e division blindée : leur performance militaire sur les théâtres d’opérations africains et européens est très remarquable.

Le rôle de cette troupe militaire dans le conflit est méconnu en Hongrie, mais la présente étude essaye de combler ce vide dans l’historiographie hongroise avec l’exposition sommaire de son parcours. L’activité des volontaires hongrois dans les rangs des Forces françaises libres est également un sujet peu étudié dans les deux pays, c’est pourquoi notre travail retrace l’histoire de ce contingent particulier de 1940 à 1943. Cependant, les données statistiques, malgré leur précision, ne sont pas toujours capables de montrer une image fiable de ces événements ; par conséquent, la présentation de deux parcours individuels extraordinaires peut certainement enrichir nos connaissances sur ce sujet d’une manière plus vivante. Aussi la combinaison de ces deux approches donne-t-elle une image plus fiable de cet épisode méconnu de l’histoire franco-hongroise.

UNIVERSITÉ DE PÉCS
maître de conférences
 bene.krisztian@pte.hu

BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales

AN 72 AJ 220. Chronologies de la France libre et de la France combattante.

AN 72 AJ 238. Généralités.

Fondation Charles de Gaulle

FCG. Les Membres des Forces françaises libres [18 juin 1940 - 31 juillet 1943]. Liste-FFL.

Service Historique de la Défense

SHD GR 4 P 2. Historique des Forces françaises libres, t. 2.

SHD GR 16 P. Dossiers individuels du bureau Résistance.

SHD GR 16 P 158570. Yves de Daruvar.

Ouvrages

AGERON, Charles-Robert, Catherine, COQUERY-VIDROVITCH, Gilbert, MEYNIER et Jacques, THOBIE (2016). *Histoire de la France coloniale 1914-1990*, Paris : Armand Colin.

BERGOT, Erwan (1980). *La 2^e D.B.*, Paris : Presses de la Cité.

BROCHE, François (2003). *L'Armée française sous l'Occupation. Le rassemblement*. Paris : Presses de la Cité.

BROCHE, François, Georges, CAÏTUCOLI et Jean-François, MURACCIOLE (2007). *La France au combat de l'Appel du 18 juin à la victoire*, Paris : Perrin.

BROCHE, François, Jean-François, MURACCIOLE (2010). *Dictionnaire de la France libre*, Paris : Robert Laffont.

CECCALDI, Roger (1983). « Koufra. Souvenirs de l'Artilleur », *Revue historique des Armées*, vol. 39, n° 151, 2^e trimestre, 40-49.

CLAYTON, Anthony (1994). *Histoire de l'armée française en Afrique 1830-1962*, Paris : Albin Michel.

COMOR, André-Paul (1988). *L'Épopée de la 13^{ème} Demi-brigade de Légion étrangère 1940-1945*, Paris : Nouvelles Éditions Latines.

CRÉMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis (2000). « La France libre », Jean-Paul Azéma et François Bédarida (éd.), *La France des années noires. De la défaite à Vichy*, Paris : Éditions du Seuil, 191-242.

CRÉMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis (2013). *La France Libre. De l'appel du 18 Juin à la Libération*, Paris : Gallimard.

DE GAULLE, Charles (1997a). *Háborús emlékiratok. Tome 1*, Budapest : Kossuth.

DE GAULLE, Philippe (1997b). *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris : Plon.

DE LATTRE DE TASSIGNY, Jean (2015). *Histoire de la Première Armée française*, Paris, Nouveau Monde.

DUPLAY, Philippe (1996). « La 2^e DB – de Douala à Berchtesgaden », *Espoir*, vol. 25, n° 107, 9-15.

FRÉMEAUX, Jacques (2012). *Les empires coloniaux. Une histoire-monde*, Paris : CNRS Éditions.

GRAS, Yves (1983). *La 1^{ère} D.F.L. Les Français libres au combat*, Paris : Presses de la Cité.

JENNINGS, Eric (2014). *La France libre fut africaine*. Paris : Perrin – Ministère de la Défense.

LORMIER, Dominique (2006). *C’est nous les Africains. L’épopée de l’armée française d’Afrique 1940-1945*, Paris : Calmann-Lévy.

MAGGIAR, Raymond (1984). *Les Fusiliers marins de Leclerc : une route difficile vers De Gaulle*, Paris : France-Empire.

MASSU, Jacques (1996). « L’épopée de la colonne Leclerc : rallier l’Afrique française à la France libre », *Espoir*, vol. 25, n° 107, 16-26.

MONTAGNON, Pierre (2009). *La France dans la guerre de 39-45*, Paris : Pygmalion.

MURACCIOLE, Jean-François (2009). *Les Français libres. L’autre Résistance*, Paris : Tallandier.

NOTIN, Jean-Christophe (2000). *1061 Compagnons. Histoire des Compagnons de la Libération*, Paris : Perrin.

NOTIN, Jean-Christophe (2010). *Leclerc*, Paris : Perrin.

TROUPLIN, Vladimir (2010). *Dictionnaire des Compagnons de la Libération*. Bordeaux : Elytis.

VINCENT, Jean-Noël (1983). *Les Forces françaises dans la lutte contre l’Axe en Afrique. Les Forces françaises libres en Afrique 1940-1943*, Paris : Ministère de la Défense.

Documents électroniques

ÉCOLE NAVALE TRADITIONS (2010). [En ligne] http://ecole.nav.traditions.free.fr/officiers_maggiar_raymond.htm. Consulté le 13 février 2021.

ORDRE DE LA LIBÉRATION (2018). Yves DARUVAR de, [En ligne] <https://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/yves-daruvar-de>. Consulté le 13 février 2021.